

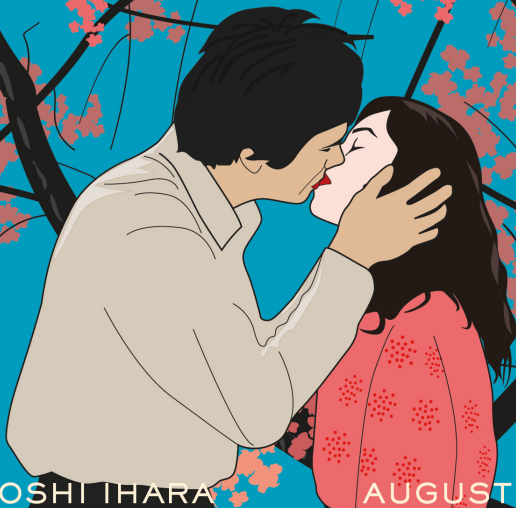
IO:151 PRODUCTIONS, LUPA FILM
et BOX PRODUCTIONS PRÉSENTENT

ISABELLE HUPPERT



SIDONIE AU JAPON

UN FILM DE ÉLISE GIRARD



TSUYOSHI IHARA

AUGUST DIEHL

avec ISABELLE HUPPERT, TSUYOSHI IHARA, AUGUST DIEHL un film de ÉLISE GIRARD scénario ÉLISE GIRARD, MAUD AMÉLINE et SOPHIE THÉBAUDS montage CÉLINE BOUQUIN directeur THOMAS GLASER directeur ANTHONY ZIEGLER
son MASAKI HANASHI, NICOLAS VAN DITTHOUWER, GÉRARD MASSIOT directeur de production TOUS HOUQUIN avec producteur SEBASTIEN MARTEL/ANJOU
avec le soutien du CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE et du BUNKA CHO et l'AGENCE POUR LES AFFAIRES CULTURELLES DU JAPON
de l'OFFICE FÉDÉRAL DE LA CULTURE (OFK) du CINÉTHÉÂTRE et de LA LOTERIE ROMANDE et de MAJESTIC FILM/MOVIÉ et de ART HOUSE et de production avec PONDOPUNK, ARTY, LES DADAÏES, L'ÉLÉPHANT SUISSE et SHESSESU
présentation avec CINEMOVIA 10, CINÉMA 17, CINÉMA 19 et CINÉMA 4 une production IO:151 PRODUCTIONS, LUPA FILM, BOX PRODUCTIONS, FILM

IO:151 PRODUCTIONS LUPA FILM BOX PRODUCTIONS FILM

SIDONIE AU JAPON

Sidonie se rend au Japon à l'occasion de la ressortie de son best-seller. Malgré le dévouement de son éditeur japonais avec qui elle découvre les traditions du pays, elle perd peu à peu ses repères... Surtout lorsqu'elle se retrouve nez à nez avec son mari, disparu depuis plusieurs années !



Une délicate chronique, aussi drôle que dépayssante.

Mais comment fait-elle, Isabelle Huppert, pour être sans cesse remarquable dans chaque rôle où elle se glisse ? Comme si elle était l'intuition à l'état pur, avait une compréhension naturelle des

situations, des personnages et des relations qui se tissent entre eux, conjuguée à une sensibilité à fleur de peau qu'elle maîtrise à merveille et lui fait toujours produire le geste juste, avec ce ton qui n'appartient qu'à elle, cette classe inextinguible... Tout en incarnant profondément un personnage qu'on a l'impression de ne jamais avoir vu.

Quelque chose dans l'attitude de Sidonie, écrivaine de renom, laisse transparaître une amertume. Comme bloquée dans un côté de l'histoire dont elle n'a pas su écrire la suite, elle a du mal à se projeter. « Les gens comme nous partagent un pays secret », lui dira plus tard son éditeur, « sauf que ce pays où nous vivons n'existe pas ». Il faudra un voyage pour réussir à retrouver prise avec le réel et se réinventer. Quel pays plus propice que le Japon ? Depuis *Lost in Translation* (2003) de Sofia Coppola, c'est devenu le territoire par excellence des errances occidentales, où se sont successivement perdus Chris Marker, Michel Gondry, Leos Carax et récemment Wim Wenders (*Perfect Days*). Le dépaysement y est tel qu'on s'y abandonne totalement. Sidonie n'y échappera pas. Elle qui, au départ, ne pouvait lâcher prise, à l'image de son sac à main, finira par l'oublier négligemment sur son chemin...



Pour en arriver là, il faudra à Sidonie paysages, rencontres et émotions, ainsi que l'appui de son éditeur japonais l'accompagnant tout au long de sa tournée littéraire, au cours de laquelle on découvre combien elle a joué un rôle d'importance pour ses lecteurs, pour lui aussi. Tokyo, Nara, Kyoto, l'île d'art moderne Naoshima, la nuit, le jour... Les panoramas se succèdent derrière les vitres, de voiture comme de train, avec un sens du montage cadencé et de sublimes prises de vue. Envoûtée par la puissance contemplative et réflexive des villes et de la nature, des huis-clos à la patine subtile jusqu'aux cerisiers en fleurs, Sidonie laisse les circonstances décider de sa vie. Tant pis si un fantôme s'y glisse. Celui-ci est bienveillant. Il vient sans doute la libérer. Tout comme le rire qu'elle ne peut que laisser éclater face aux différences culturelles qui créent des situations toujours plus amusantes. À ce rythme, autant s'acheter des baskets lumineuses, comme celles que portent les enfants ! Quel plus beau symbole pour marquer un retour à l'insouciance ? Alors fièrement enveloppée dans le style aérien de la caméra, dans l'atmosphère particulière du récit aux nappes brumeuses, Sidonie avance. Elle réapprend à se connaître, autant que son éditeur a appris à reconnaître son style. Ensemble ils rigolent,

échantent, se tiennent compagnie. Sauvée par la beauté de ces petits riens qui font le grand tout, Sidonie retrouvera l'état de grâce et l'inspiration. Et tant pis si ce Japon rêvé n'existe pas. « *Faites que le rêve dévore votre vie afin que la vie ne dévore pas votre rêve* » disait Saint-Exupéry. Sidonie a rêvé le Japon dont elle avait besoin pour se réveiller et revenir sereinement chez elle, sans se retourner.

O.J.



ÉLISE GIRARD AU JAPON

ITINÉRAIRE D'UNE RÉALISATRICE

Le Japon a d'abord été un nom fantasmé – une destination imaginaire dans le *Belleville Tokyo* (2011) d'Élise Girard. Mais ce premier long-métrage signe aussi, à l'occasion de sa sortie japonaise en 2013, un premier voyage dans l'archipel. C'est lors d'un second séjour quatre ans plus tard, dans le cadre d'une bourse de l'Institut Français, qu'Élise Girard écrit à Kyoto le scénario de *Sidonie au Japon*, inspiré de son propre itinéraire, géographique mais aussi intime. Car si la réalisatrice retient du Japon son caractère étrange et mystérieux, elle y fait également l'expérience d'un retour sur elle-même. À l'image des pérégrinations de sa protagoniste, superbement interprétée par Isabelle Huppert, le cinéma d'Élise Girard est une ode au voyage et à la découverte de soi, entre pudeur et malice.



SUR LES PAS DE SIDONIE

LE TEMPLE HŌNEN-IN À KYOTO

Outre les œuvres modernes exposées dans ses jardins, un cimetière y abrite les sépultures de grands écrivains et intellectuels japonais, comme celle du célèbre Jun'ichirō Tanizaki sur laquelle est gravé *sabi* (寂) – le kanji de l'altération par le temps.

L'ÎLE DE NAOSHIMA

Véritable temple de l'art moderne, on y observe les musées et bâtiments de l'architecte Tadao Andō, les sculptures de Niki de Saint Phalle en plein air ou encore les citrouilles de Yayoi Kusama, symboles officiels de l'île.

LE TEMPLE TŌDAI-JI À NARA

On y trouve la plus grande construction en bois du monde, le Daibutsu-den (大仏殿), littéralement salle du Grand Bouddha. Elle abrite la monumentale statue en bronze de Vairocana, « l'Illuminateur », datant du VIII^{ème} siècle.





ART HOUSE
FILMS

présente

ISABELLE HUPPERT

SIDONIE AU JAPON

un film de
ÉLISE GIRARD

SORTIE LE 3 AVRIL 2024

DISTRIBUTION

ART HOUSE FILMS

44, rue Montcalm – 75018 PARIS

Tel : 01 84 83 13 60

contact@arthouse-films.fr

PRESSE

matilde incerti

assistée de thomas chanu-lambert

28 rue Broca – 75005 Paris

Tel : 01 48 05 20 80 / 06 08 78 76 60

matilde.incerti@free.fr

Matériel presse et photos téléchargeables en HD sur <https://arthouse-films.fr/films/sidonie-au-japon/>

Durée : 1h35 / 5.1 / Couleur / 1:66 / 2023 / France

SYNOPSIS

Sidonie se rend au Japon à l'occasion de la ressortie de son best-seller. Malgré le dévouement de son éditeur japonais avec qui elle découvre les traditions du pays, elle perd peu à peu ses repères... Surtout lorsqu'elle se retrouve nez à nez avec son mari, disparu depuis plusieurs années !

ENTRETIEN AVEC ÉLISE GIRARD

Scénariste, Réalisatrice

***Sidonie au Japon* est votre troisième long-métrage. Le premier, tourné en 2010, s'appelait *Belleville Tokyo*. Votre intérêt pour le Japon vient de loin...**

Belleville Tokyo est en fait un film entièrement français, dans lequel le héros ment à sa compagne, prétendant qu'il part au Japon pour le travail alors qu'il va se cacher d'elle tout près, dans le quartier parisien de Belleville. Les deux lieux du titre nomment respectivement la réalité (Belleville) et la fiction (Tokyo). Dans ce premier film, le Japon n'est qu'un pays fantasmé, comme il l'est souvent pour les cinéphiles. Moi-même, lorsque j'étais l'attachée de presse des cinémas Action, j'ai travaillé à la ressortie de nombreux films classiques japonais – réalisés par Ozu, par Mizoguchi, par Naruse – : mon premier rapport avec ce pays est donc lui aussi lié au cinéma.

C'est pourtant bien grâce à *Belleville Tokyo* que vous avez pu réellement découvrir le Japon.

A l'occasion de la sortie japonaise de *Belleville Tokyo*, j'ai en effet été invitée par le distributeur local à y passer une semaine, entre Osaka, Kyoto et Tokyo. A l'époque je n'avais jamais mis les pieds en Asie... Ce séjour assez bref a été extrêmement important et déroutant pour moi. J'étais la seule Française, entourée de nombreux Japonais. Comme il arrive au personnage de Sidonie, j'ai rencontré des journalistes, donné des conférences de presse, fait l'expérience toujours bizarre de la traduction entre le français et le japonais.

Au cours de cette semaine j'ai été saisie par l'étrangeté du Japon, par le fait que tout y fonctionne comme chez nous, mais pas de la même façon. Le silence m'a également frappée, ainsi que la délicatesse des gens. Ce fut une semaine d'émotions très riches mais aussi très neuves. Des émotions liées à mille choses, aussi bien aux lieux qu'à la nourriture, à la texture des aliments...

Sans savoir exactement pourquoi sur le moment, ce voyage m'a bouleversée. J'ai commencé à mieux comprendre lorsque je suis rentrée à Paris. J'ai noté ce qui m'était arrivé là-bas, tout ce que j'avais ressenti. Il le fallait : d'une manière générale j'ai besoin de transposer ce que je vis. L'idée d'un film est venue assez vite. Et j'ai mieux compris pourquoi j'avais été si émue. C'est à l'occasion de ce voyage que, pour la première fois peut-être, j'ai effectué un retour sur moi-même. Ce retour était lié à *Belleville Tokyo*, inspiré de ma propre expérience, et auquel je revenais comme pour la dernière fois, deux ans après sa sortie en France. Mais il était lié aussi au fait de me trouver soudain loin de ma vie, à la fois géographiquement et mentalement. J'ai réalisé qu'au fond, je m'en étais mieux sortie que je ne le croyais. Et, par la même occasion, j'ai réalisé que le cinéma pouvait justement avoir cette vertu : aider à vivre et à comprendre ce qu'on a vécu.

Vous parlez du cinéma à la fois comme rapport à une expérience vécue et transposition de cette expérience. Pouvez-vous préciser ce que vous entendez par là ?

Chaque film que je fais procède de la volonté de transposer ou de transcrire un sentiment afin de mieux le comprendre. Pour *Drôles d'oiseaux*, j'avais envie qu'on voit tout ce qui, dans une histoire d'amour, n'est d'ordinaire pas montré, tout ce que les ellipses ont coutume d'enjamber : les petites choses, les silences, le sentiment qui s'installe... Pour *Sidonie au Japon*, j'ai eu envie de saisir ce qui se passe lorsqu'on est soudain déplacé loin de chez soi : c'est ce qui arrive à mon héroïne, elle effectue moins un voyage qu'elle n'est, soudain, déplacée. C'est exactement ce que, moi, j'ai ressenti là-bas.

J'ai retrouvé cette émotion avec une grande force lorsque j'ai entendu Isabelle Huppert prononcer les phrases que j'avais écrites et qui correspondaient à cette sensation bizarre de déplacement, d'incompréhension. J'aime dire qu'en général je ne comprends pas grand-chose à ce qui m'arrive. Je ne vois pas cela comme un handicap. Au contraire, la difficulté de comprendre, l'incompréhension sont des choses qui me plaisent beaucoup ! Mais j'aime aussi qu'il soit possible de sortir de cette incompréhension par un détour qui peut être la fiction, le cinéma.

Après ce premier séjour de 2013, quand êtes-vous retournée au Japon ?

J'y suis retournée une première fois en 2017, six mois après la sortie de *Drôles d'oiseaux*, dans le cadre d'une bourse Louis Lumière Hors les Murs de l'Institut Français. J'ai passé un mois et demi à Kyoto. C'est là que j'ai écrit le scénario de *Sidonie au Japon*. Je me suis inspirée de mon expérience tout en procédant à des changements, notamment en termes d'itinéraire. Comme je voulais que Sidonie soit aussi confrontée au Japon très moderne, je suis allée sur l'île de Naoshima, où j'ai visité le fameux musée Benesse construit par l'architecte Tadao Ando. Je suis retournée une nouvelle fois au Japon début 2019 pour le casting puis en août 2021, le tournage devant commencer en septembre. Hélas, la pandémie nous a obligés à tout annuler au dernier moment. Finalement nous avons pu tourner entre juin et juillet 2022. Un tournage épuisant : d'abord le Japon, puis en France pour trois jours, puis en Allemagne quinze jours, puis à nouveau la France pour finir. Le premier plan du film, chez Sidonie quand elle hésite à partir, est le dernier que nous avons tourné.

***Sidonie au Japon* est donc un film à la fois français, japonais et allemand.**

Le projet a été initié avec la productrice japonaise Michiko Yoshitake, connue en France notamment pour avoir travaillé avec Nobuhiro Suwa. Nous avons obtenu l'équivalent de l'Avance sur Recettes japonaise. Michiko est décédée en juin 2019. Sentant sa santé décliner, par prudence elle avait tenu à s'associer à Sébastien Haguenaer, devenu donc notre producteur français. Nous avons aussi un coproducteur allemand, Felix von Boehm, ainsi qu'une coproductrice suisse et un producteur japonais.

Pour revenir au personnage de Sidonie, vous n'avez pas seulement modifié son itinéraire par rapport au vôtre, mais aussi son âge et sa profession. Pourquoi ?

Je voulais un personnage qui, comme moi lors de mon premier séjour japonais, puisse se retourner sur son passé. Mais il me fallait un passé plus riche et plus imposant que le mien, un passé qui se prête mieux à la fiction. J'ai imaginé un personnage d'écrivaine française qui a connu à un moment de sa vie une grande célébrité avant de décider d'arrêter d'écrire – pour ce dernier aspect, ma fascination pour l'itinéraire de l'écrivain américain JD Salinger a sans doute joué. Il restait à prendre cette femme, à la déplacer au Japon et à observer ce qui allait se produire, comme si j'allais me livrer à une expérimentation sur elle, sur son corps et sur son visage en particulier...

Et vous avez décidé de confronter cette ex-écrivaine au fantôme de son mari.

C'est une chose qui m'est venue de ce premier séjour : confrontée à l'étrangeté du pays, j'ai compris pourquoi les fantômes sont si nombreux dans le cinéma japonais. J'ai eu envie d'un fantôme pour mon film, à cette différence près que je voulais un fantôme à l'occidental, plus proche de celui, interprété par Rex Harrison, dans *Le Fantôme de Madame Muir* de Mankiewicz, que de ceux, effrayants, des films d'Akira Kurosawa. Lors de mon séjour de 2017, une amie m'a invitée à dîner chez sa mère. La table était mise pour quatre, et nous étions en effet quatre à manger : le quatrième n'était autre que le mari, mort depuis des années. La mère de mon amie avait besoin de ce fantôme pour apaiser son malheur. Tout le monde, autour d'elle, trouvait cela parfaitement normal. C'est ainsi que j'ai eu l'idée d'un fantôme tranquille et même cool, confronté à une personne vivante qui, elle, ne l'est pas du tout ! J'aimais cette inversion. Cette « normalité » rejoint une conviction très forte chez moi : la mort n'efface nullement les liens que nous avons avec les disparus.

Dans votre film, les apparitions du fantôme d'Antoine sont en effet traitées très simplement, très naturellement.

Nous avons utilisé des fonds verts, puis nous avons incrusté Antoine aux côtés de Sidonie. Isabelle Huppert a donc joué seule. Et c'est moi qui, tant bien que mal, m'efforçais de lui donner la réplique. J'étais ravie de pouvoir travailler avec des fonds verts, car ils m'ont permis de sortir du réalisme, par exemple en montrant le même arrière-plan des deux côtés de la voiture, lorsque Sidonie et Kenzo sont en taxi sur l'île de Naoshima.

D'une manière générale, j'ai essayé de faire en sorte que l'exotisme et l'étrangeté liés au Japon aillent de pair avec un minimalisme. Le Japon qu'on voit dans *Sidonie au Japon* est très différent de celui que tout le monde connaît, ce pays soi-disant frénétique dont le passage piéton du carrefour Shibuya – le plus grand et le plus fréquenté du monde – reste le symbole. Je montre un Japon silencieux, calme, à la fois étrange et comme plat. Cela correspond à mon expérience du pays. Et c'est aussi parce que, pour moi, l'étrangeté n'est pas inquiétante. Bien sûr j'ai essayé de comprendre le Japon, mais d'un autre côté : je n'ai aucun problème avec le fait de ne

pas comprendre. Nous ne comprenons d'ailleurs pas plus les Japonais qu'eux ne nous comprennent. Ils nous trouvent bizarres, considèrent que, fondamentalement, nous dérangeons... Cela me va très bien, cela peut donner des choses très intéressantes et très drôles. C'est pourquoi j'aime les accents étrangers : ils donnent une matière à cette incompréhension à laquelle je suis attachée. Je ne dis pas que les accents constituent un aspect central du film, ils en sont plutôt un des secrets. Reste que Sidonie va d'un accent à un autre, de l'accent allemand de son mari décédé, Antoine, à l'accent japonais de son éditeur, Kenzo. Cela fait partie des choses qui me plaisent et m'amuse beaucoup.

Profondément, votre film raconte cela, comment se fait le passage d'un homme, d'un amour, d'un accent à un autre.

Je crois beaucoup aux passages en général. Et beaucoup, en particulier, aux passages d'un homme à un autre. Antoine réapparaît pour mieux partir, ses apparitions permettent que Sidonie s'intéresse à Kenzo. Un homme en cache un autre. C'était déjà le cas dans *Drôles d'oiseaux*, où le militant joué par Pascal Cervo finit par apparaître comme l'équivalent, jeune, de Georges que joue Jean Sorel : ils sont la même personne, la même figure de militant à quarante ans d'écart. Ici, tant que Sidonie n'en a pas fini avec son deuil d'Antoine, elle est incapable de rencontrer quelqu'un d'autre. C'est aussi une conception très japonaise. Tant qu'une femme est prise par un homme, elle ne peut pas avoir un autre homme. On peut donc penser qu'il s'agit seulement d'apparitions mentales. On peut aussi imaginer que c'est Antoine qui ouvre les fenêtres, qui place la valise de Sidonie au bas de l'escalier, afin de favoriser le rapprochement avec Kenzo.

Pour quelles raisons avez-vous choisi l'acteur allemand August Diehl pour interpréter Antoine, le mari défunt de Sidonie ?

D'abord à cause de son physique très étrange... J'ai découvert August Diehl dans *Diamant noir* d'Arthur Harari. Je l'ai revu dans *Une vie cachée* de Terrence Malick. D'un film à l'autre il n'a pas du tout la même tête ni le même âge. August est aussi très occidental, avec des grands yeux, il est à la fois inquiétant et angélique. En le rencontrant, j'ai retrouvé cela, et j'ai découvert que c'est quelqu'un de très vivant et de très drôle. August a vécu en France étant enfant. Il parle parfaitement français. Il joue au cinéma mais aussi au théâtre. Isabelle et lui ont d'ailleurs réalisé qu'à l'époque de *La Pianiste*, il jouait dans le théâtre où plusieurs scènes du film de Michael Haneke sont tournées !

Comment avez-vous choisi Tsuyoshi Ihara pour le rôle de Kenzo ?

En mars 2019, nous avons fait un casting à Tokyo. J'ai vu toutes les stars japonaises. Je voulais quelqu'un d'impressionnant physiquement. Tsuyoshi Ihara est très beau. Il est très grand, alors qu'Isabelle Huppert est plutôt petite : ce contraste me plaisait beaucoup. Tsuyoshi est très connu : il joue dans des films, des séries, il chante, il est mannequin, c'est l'égérie de Yohji Yamamoto... Il doit avoir une soixantaine d'années, mais il ne les fait pas : lui aussi est sans âge. Vivant en partie à Los Angeles, il parle anglais, ce qui a facilité nos échanges, et facilité aussi l'apprentissage des dialogues

français. J'aime beaucoup l'étrange façon de parler de Kenzo. Dans *Drôles d'oiseaux* déjà, Georges parlait bizarrement. J'aime qu'au cinéma les personnages ne parlent pas comme dans la vie. J'aime que cela soit une musique. J'adore les dialogues, j'aime les écrire et j'aime les entendre. Tsuyoshi et moi avons beaucoup répété via Skype, ce qui m'a permis de le guider vers la musique dont je parlais...

Le désir de faire appel à Isabelle Huppert pour le rôle principal était-il présent dès le départ ?

Je connaissais Isabelle Huppert par l'intermédiaire de sa fille, Lolita Chammah, héroïne de *Drôles d'oiseaux*. À cette occasion je l'avais rencontrée plusieurs fois de façon informelle, presque familiale. Mon envie de travailler avec elle est d'abord liée à cela, au fait que ce n'est pas à elle comme comédienne que j'ai d'abord eu affaire personnellement. Ma perception est donc assez différente de la perception moyenne. La femme - Isabelle Huppert - que je connais est très drôle, très chaleureuse, très énergique, pas impressionnante du tout. J'ai parfois retrouvé chez elle un type d'énergie que je peux avoir.

Je voulais une actrice très française, afin de souligner le contraste avec Kenzo. D'abord je n'ai pas osé lui proposer ... J'ai hésité pendant un an. Et puis le choix a fini par s'imposer. Tous ceux qui lisaient le scénario pensaient spontanément à elle. Elle a dit oui tout de suite. J'avais un peu peur avant le tournage, peur d'avoir affaire, dans le travail, à quelqu'un de très différent de celle que je connaissais. Ce n'est pas le cas. Dès les essais de costumes, j'ai senti qu'elle avait tout compris. Très tôt, devançant mes craintes, elle m'a dit qu'elle ferait tout pour que je puisse réaliser le film que j'ai dans la tête. Et en effet elle a tout fait, elle a même consenti à ce que nous tournions des plans au petit matin, en secret, sans autorisation, dans le Shinkansen, le TGV japonais. Isabelle s'adapte à tout sans essayer de transformer quoi que ce soit. Elle se met entre vos mains et se laisse faire. Elle adore jouer. Elle adore les plateaux de cinéma. Il lui est arrivé de dormir sur les décors, et dans le film, quand on voit Sidonie dormir, à Naoshima, à l'hôtel, elle dort vraiment. Et puis en travaillant on comprend une chose simple : c'est une star, elle a en effet quelque chose de plus. Quand elle regarde vers le hors-champ, on imagine tout ce qu'elle voit, elle fait partie de ces actrices dont le visage est comme un paysage...

Un dernier mot, à propos du titre. On dirait celui d'un conte pour enfants. Pourquoi ?

J'ai choisi le prénom Sidonie car c'était celui de Colette, mon écrivaine de chevet, qui a commencé en écrivant ses *Claudine*. L'idée du titre est inspirée par elle mais aussi un peu par *Pauline à la plage* d'Eric Rohmer, qui n'est pas vraiment un film pour enfants !

ÉLISE GIRARD

Scénariste, Réalisatrice

Élise Girard est une réalisatrice française vivant à Paris. Passionnée de cinéma depuis toujours, elle a commencé par être attachée de presse aux Cinémas Action avant de devenir réalisatrice. Ses deux premiers films sont des documentaires : l'un sur les Cinémas Action et l'autre sur Roger Diamantis, fondateur du Saint André des Arts : *Seuls sont les indomptés, l'aventure des cinémas Action* (2003) et *Roger Diamantis ou la vraie vie* (2005). Son premier long métrage, *Belleville Tokyo* (2011), a été salué par le public et la critique, tout comme *Drôle d'oiseaux* (2017), présenté au Forum de la Berlinale en 2017. Pour *Sidonie au Japon*, Élise Girard a bénéficié de la bourse Louis Lumière de l'Institut français, qui lui a permis de résider à Kyoto en 2017.

FILMOGRAPHIE

2023 – SIDONIE AU JAPON – Mostra de Venise 2023 (Giornate degli Autori)

2017 – DRÔLES D'OISEAUX – Berlinale 2017 (Forum)

2011 – BELLEVILLE TOKYO – Entrevues Belfort 2010

2005 – ROGER DIAMANTIS OU LA VRAIE VIE (documentaire)

2003 - SEULS SONT LES INDOMPTÉS, L'AVENTURE DES CINÉMAS ACTION (documentaire)

LISTE ARTISTIQUE

Sidonie Perceval Isabelle Huppert
Kenzo Mizoguchi..... Tsuyoshi Ihara
Antoine August Diehl

LISTE TECHNIQUE

Réalisation..... Élise Girard

Scénario Élise Girard, Maud Ameline, Sophie Fillières
Photographie Céline Bozon
Montage Thomas Glaser
Musique Gérard Massini
Son Masaki Hatsui, Nicolas Van Deth
Décors..... Reinhild Blaschke
Maquillage Rosalba Delfin
Costumes Khadija Zeggai

Directeur de production Louis Houdouin
Producteur Sébastien Haguenaer
Coproduit par Felix Von Boehm, Elena Tatti, Michiko Yoshitake
Une production 10:15! Productions
..... Lupa Films
..... Box Productions